

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N^o. 7.

QUEBEC, 1^{er} SEPTEMBRE 1837.

PRIX : Quatre Sous !!!

POÉSIE.

SOUVENIRS.

[Air : *Combien j'ai douce souvenance !*]

O mon pays ! heureuse terre
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image, à notre bonheur
Si chère,
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent.

O vous qui nous abandonnez,
Venez !

Nous rêvons à ce toit champêtre,
À ce vallou qui nous vit naître,
À ces rochers, à ces grands bois
De là re,
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix !

Le soir quand le soleil décline
On entend la cloche argentine,
Dù troupeau qui, dans la forêt,
Chemine,
Et vient apporter un châtai
Son lait.

Où mon pays, ta douce image,
Nous poursuis au lointain rivage ;
De tes lacs, alors, vient s'offrir
La plage
Et nous voulons y revenir
Mourir !

N. AUBIN.

MÉLANGES.

DU THÉÂTRE CONSIDÉRÉ COMME PLAISIR.

J'arrivai chez elle à cinq heures, le père était à la campagne avec sa sœur ; elle, seule avec une servante, était habillée pour aller chez sa tante. Elle avait une robe et des souliers de matin.

C'est fâcheux, dis-je, j'apportais pour lui et pour vous, deux billets de spectacle.

— C'est fâcheux reprit-elle.

— Le spectacle est fort beau, continuai-je.

— C'est bien dommage.

— Les billets seront perdus.

Aucun de nous n'osait émettre le premier l'idée d'y aller ensemble.

— Si ma sœur était avec moi, dit-elle.

— C'est bien malheureux que votre sœur n'y soit pas.

— Oui, nous ne pouvons y aller seuls.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit-elle, mon père.

— Bah ! il ne dira rien, car il ne le saura pas.

Enfin nous convînmes d'aller au spectacle ; je lui mis son châle et son chapeau. Un fiacre passait devant la porte, je l'appelai, et il nous conduisit à l'Odéon.

J'ai peut-être tort, me dit-elle : je la regardai avec des yeux suppliants. Elle ne parla plus pendant quelque temps.

Au théâtre, chaque fois qu'un mot avait quelque rapport avec notre situation, nos yeux se rencontraient, puis nos mains, et il y avait dans ce regard et dans ce serrement de mains quelque chose qui me comprimait le cœur.

Un moment elle se troubla, et jusqu'à la fin elle regarda la pièce attentivement. Je revins aussi à moi.

J'avais payé une course de fiacre. Le petit banc de Pouvrouse, de loge, l'Entrée, acte, mais j'avais précieusement gardé 32 sous pour le fiacre de retour.

Une bouquetière vint offrir des bouquets à plusieurs reprises, je les refusai, sous prétexte que les fleurs des bouquetières sont mal arrangées, et que leurs bouquets ressemblent à des cocardes. J'aime mieux une rose, ou une branche d'aubépine ou une pervenche.

— Vous rappelez-vous, lui dis-je, qu'un jour de l'été passé, j'allai vous chercher de l'aubépine dans les champs ?

— Oui, me dit-elle, il pleuvait, vous revîntes mouillée, et les mains en-anglantées, vous portiez la moitié d'un buisson ; j'ai croisé voir encore son feuillage dentelé et d'un vert sombre, luisant de pluie, et les jolies fleurs blanches et en ombelles avec leur parfum amer.

— Et puis, dis-je, le soir, dans vos cheveux noirs, j'enlaçai les fleurs blanches ; ma main tremblait. Je sentais un frisson dans tout mon corps. Vous étiez si belle avec cette couronne de mariée !

Nous nous regardâmes tous deux : Claire baissa les yeux ; une larme suspendue à ses cils noirs, roula sur sa joue, et tomba sur ma main. C'était comme un feu pénétrant ; j'étais hers de moi ; mes yeux lançaient des flammes. Je me précipitai hors de la loge pour respirer de l'air ; il pleuvait à verse ; je marchai quelques instants la tête nue à la pluie. Je rentrai. Le spectacle finissait ; elle était

palé et inquiète ; elle me serra la main :

— Mon ami, dit-elle, pourquoi cette idée de mariage nous a-t-elle si tort abâtardés ? Est-il au monde une puissance capable de nous séparer ? A ce moment nous traversions le foyer ; l'horloge sonna minuit. Je sentis comme le froid de l'acier dans la poitrine. Je n'avais pas assez d'argent pour payer un fiacre. Après minuit la course coûte quarante sous. En descendant j'entendis encore sonner minuit à Saint Etienne-du-Mont. Claire s'arrêta un moment sous le pérystile ; elle attendait une voiture ; les cochers nous entourèrent ; j'étais désespéré, son ; je priais le ciel de m'écraser ; je jetai les yeux sur ses souliers de satin, pris son bras, et je l'entraînai d'un mouvement convulsif. Elle marchait sur la pointe des pieds, le long des murailles, moi, la tête baissée. Je me déchirai la poitrine avec les ongles. Les cochers nous arrêtaient à chaque instant. Une voiture d'Amateur ? Je ne répondais pas. Claire dit plusieurs fois, non. Sa voix me faisait un mal affreux. Ses souliers devaient être déchirés, ses petits pieds mouillés et bœrchiés, dans la boue froide. Je ne dis pas un mot. J'étais livré au plus horrible découragement. Claire n'osait plus me parler, je la sentais trembler et grelotter de froid. Nous fîmes ainsi un trajet d'une heure. Arrivé à sa porte je n'osai ni lui parler ni lui serrer la main ; je n'avais plus l'esprit présent, j'errai encore plus de deux heures avant de pouvoir retrouver mon logis. Il était trois heures du matin ; mon portier m'ouvrit en grônant, après m'avoir fait attendre un quart d'heure il m'entraîna l'huile et les veilleuses qu'il avait brûlées pour m'attendre ; je tirai de ma poche les trente-deux sous qui me restaient, et je les jetai sur sa table.

Le lendemain je revis Claire : elle était un peu enrouée ; elle partait pour la campagne dans une belle voiture. Un jeune homme richement vêtu galoppait à la portière sur un cheval fringant. Il me semblait qu'elle le regardait avec plaisir. Quand elle partit, j'attendais un regard, un regard pour moi seul, un regard d'amour, et de regret ; elle me salua poliment, et la voiture partit.

Je retournai dans ma petite chambre, le cœur gonflé, et jamais je n'ai revu Claire, et jamais elle n'a cherché à me revoir. Elle avait deviné ma pauvreté et elle ne m'aimait plus.

COMMENT TRIOMPHÈRENT MOMENTANÉMENT LES LÉGITIMISTES.

(HISTORIQUE.)

En avant, marchons.

Quasi-chanson.

Dans une maison de Mir*** habitent huit martyrs de la légitimité, huit carlistes fervens; le marquis de**, sa femme, sa fille, deux marmots de six à huit ans, une vieille serrante, un gros chat gris et un perroquet vert.

Si beaucoup de partisans de la famille déchue, engraisés des mittes de sa table, se sont empressés, dans la crainte de perdre leur embonpoint héréditaire, de venir gratter à la porte du nouveau pouvoir, la noble famille dont nous parlons gardait le feu sacré, et dans plusieurs circonstances avait montré audacieusement son attachement pour le principe vaincu.

Entr'autres exemples, M. le marquis avait fait peindre en vert les volets de sa maison qui est blanche, et par cette ingénieuse témérité avait ainsi arboré momentanément les couleurs du bâtard légitime.

Henri V.

Les nobles habitans de la maison buvaient, mangiaient et devisaient, jouissant du plaisir de se croire persécutés, ce qui n'était pas vrai, attendu que l'on ne persécute que des patriotes.

Ce jour-là, après avoir bu un antépépétisme, le vin de Champagne, le troisième verre de l'éva de table et, passa dans son cabinet; quelques minutes après, il revint pâle, les yeux hagards et les cheveux hérissés.

«Vertueuse épouse», dit-il, et vous, ma fille, et vous, mes deux nobles rejetons, et vous, vicille Marianne, écoutez-moi; et vous, perroquet vert, taisez-vous. Mânes des nobles chouans, continua-t-il avec effusion, vous que le monde appelle assassins et voleurs de grande route, jetez sur nous un regard favorable. Notre vie à tous appartient à notre légitime souverain Henri V, roi de France et de Navarre, résidant pour le moment à Holyrood, et voici le moment de lui donner une nouvelle preuve de notre dévouement sans borne. Da us ma tête vient de se former un projet audacieux peut-être, mais qui, avec l'aide de Dieu, car Dieu est royaliste, tournera nécessairement à la confusion des rebelles.

«Madame, dit-il à sa femme, vous allez vous enfermer dans la salle basse et vous mettre en prière; vous allez enmener Nini et Marianne, votre sexe n'est pas propre aux alarmes de la guerre. Puis vous ajouta-t-il aux deux marmots, noble rejetons d'une famille qui s'est en tous tems illustrée par une obéissance pour ses rois poussée jusqu'à l'absurde, écoutez-moi. Vous, M. le comte, ne tenez pas ainsi votre pouce, et vous, chevalier, ne taquez pas le chat, et jurez

tous deux de vivre et de mourir pour la sainte cause que nous défendons.»

Puis il alla fermer les portes et les fenêtres et silencieusement emmena dans son cabinet les deux jeunes défenseurs de la légitimité. Puis il alla chercher les bouteilles vides, les verres et les salières.

«Comte, dit-il, ne pleurez pas, et vous aurez du sucre; c'est dans votre cœur que vous trouverez la récompense de votre zèle pour vos légitimes souverains. Soldats! vous êtes Français, comme disait le Béarnais; voici l'ennemi; en avant! Seulement l'allocution demande quelques modifications, parce que vous ne pouvez pas encore voir l'ennemi et qu'il ne faut pas bouger.»

Le marquis mit son habit brodé, son chapeau à plumes, et ceignit son épée; puis il arma les jeunes lévites du Seigneur de verres et de salières. Alors seulement il entra ouvrit la fenêtre et leur montra l'ennemi.

L'ennemi était un joueur d'orgue, qui sur l'air de *Tralala*, chantait une chanson populaire, où Henry V était introduit disant à son aïeul: *Grand Papa* (bis quand est-ce que tu m'amèneras?)

«Comte et chevalier, dit-il, voici l'ennemi.» Et il prit de chaque main une bouteille vide. «Le Seigneur dirigera vos coups. En joue! feu!» Et sur le joueur d'orgue roulaient les verres, les bouteilles et les salières. Le feu se soutint quelques minutes; mais les auditeurs qui avaient eu pour leur part des éclats de cette artillerie nouvelle, et qui voyaient interrompre, par cet incident, une chanson qui les amusait, se prirent à crier aux carlistes, et brisèrent à coups de pierres les vitres de la maison. Sur quoi, monsieur le marquis alla mettre le dégât sur le mémoire de ses services. Mémoire qu'il se propose de mettre sous les yeux de Henri V, lors de son retour triomphant.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, SEPTEMBRE 1837.

PROFESSION DE FOI POLITIQUE.

Il est fâcheux qu'on n'ait pas encore voulu comprendre que je ne suis l'avocat exclusif d'aucun parti; car cela m'épargnerait les sortes explications que je me vois forcé de faire à chaque instant afin de prouver à tout venant ce que j'avancai lors de la naissance du Fantasque: — que je n'adopterais aucune nuance en particulier; mais que, contrairement à cette pensée qui convient à l'homme sérieux: les principes et non point les hommes, j'ai dû et devrai faire vivre mon journal sur les hommes et non point les principes.

À chaque pas je suis arrêté: — Oh vous devriez être patriote exclusif, dit un patriote. — Vous devriez être constitutionnel dit un constitutionnel. — Vous devriez attaquer les deux

partis indistinctement dit l'un. — Vous ne devriez attaquer personne, dit l'autre. — Vous devriez exposer au grand jour les vices, l'ignorance et l'hypocrisie de tout le monde, dit Jean. — Prenez bien garde d'attaquer la conduite privée des individus, répond Jacques. . . — Eh messieurs! les ridicules, les ridicules; les ridicules et je ne connais que ça! Etouffez vos ridicules, et vous tuez le Fantasque! Cachez vos ridicules, et le Fantasque disparaît.

Malheureusement les hommes se placent trop souvent à la place des principes, et parce que Napoléon disait: moi je suis l'Etat! faut-il que Mr — dise: moi je suis le parti patriote, chaque soufflet qui tombe sur ma joue doit être ressenti par tous les patriotes? faut-il que Mr — dise: moi je suis la constitution chaque coup de fouet dont on sangle mes épaules doit faire saigner la constitution! il faut que tous ses ans lèvent le bouclier et vengent mes meurtrisures?

Quant à moi je le déclare pour la dernière fois, j'approuve tous les partis, par conséquent je n'en adopte aucun; mais en revanche il est de mon devoir d'attaquer tous les hommes qui pourraient jeter du discrédit sur leurs concitoyens par leurs folies, leur vanité, leur inexpérience ou leurs fourberies!

Je dois donc faire ma profession de foi afin qu'on ne soit plus étonné de me voir admirer tous les partis et pour qu'on ne vienne plus m'assaillir de questions qui m'obligent à d'éternels frais d'esprit et de sagacité; ce qui est fort incommode.

Voici donc comme j'envisage et comme je décris les partis si j'avais à en rendre compte à l'étranger.

Les Canadiens sont divisés en trois principales branches de population, les natifs Canadiens, d'origine Française, ceux d'origine anglaise, puis les nouveaux arrivés, ceux qui viennent d'un des Royaumes Unis. Puis les deux grandes divisions sociales: ceux qui ont et ceux qui n'ont pas; mais de ces derniers on ne parle pas: ils ont toujours tort.

Ces classes dont les intérêts sont les mêmes, dont le but est le même: celui d'améliorer son état, sont divisées quant aux moyens, selon l'opinion particulière de chaque individu. De ces galimatias de nuances, d'intérêts, d'opinions, de vues, d'ambitions, etc. ont surgi trois nouvelles classes qu'on a appelées partis.

Le premier de ces partis, celui qui se trouve placé au haut de l'échelle est composé des gros bonnets, des richards, des coqs-en-pâte. C'est le parti des optimistes, le parti tout-est-bien. Les uns sont des seigneurs qui tirent annuellement et participent les rentes de leur censitaires. Leur mérite est précieusement enveloppé avec leur rapière dans de vieux parchemins dont la vétusté doit nécessairement inspirer le respect et la vénération. Le gouvernement aime la tranquillité, ils aiment eux-mêmes la tranquillité. Donc ils doivent aimer le gouvernement qui les protège et le peuple qui les paie, qui travaille, qui sue pour eux. Cependant si ce peuple s'avisait un jour d'être ingrat et de ruer: alors on les venait peut-être en

core chevaucher par monts et par vaux; casque en tête, lance au poing, précédés de héros criant à tue tête :

Chapau bas, chapau bas !

Gloire au marquis de Carabas !

Les autres sont des grands faiseurs, des hommes qui font marcher les affaires au moyen de a patacoff qu'ils griffonnent au bas d'un papier ; ce sont des vétérans qui ont bûchi dans les bureaux et qui se sont maintes fois endormis au feu de leur poêle ; en parlant du gouvernement ils disent complaisamment : nous ferons, nous agirons, nous verrons ; ils appellent néanmoins le roi : votre gracieuse majesté et le peuple ; canaille. — Les affaires marchent bien, disent-ils, le peuple est plus heureux ici que partout ailleurs ; nous ne prélevons aucun impôt sur lui ; nous voulons la tranquillité et le bonheur du peuple et l'ingrat parole de nous meurtre à la porte ; allons, allons ce n'est pas bien et l'an prochain nous aurons de bons fusils, de bons canons, de bonnes troupes, de bonnes baïonnettes et nous forcerons bien le peuple à être heureux et tranquille ! D'ailleurs on ne peut rien nous reprocher, nous faisons notre devoir et le roi est infallible.

A l'appui de ce même parti viennent ensuite les marchands qui, eux aussi veulent le bien du peuple. Ils haïssent les distinctions d'origine et ils ne conçoivent pas comment il est des personnes qui osent ravalier celles des Canadiens, tandis que la piastre française même vaut douze sous de plus que l'autre ; mais aussi, s'écrient-ils, nos marchandises valent bien mieux que celles des autres pays ; les liqueurs s'améliorent en voyageant ; aussi les eaux-de-vie, et les vins que nous amenons de l'étranger sont bien préférables à ceux qui viendraient en droite ligne ; et nous reproche d'être monopoleurs et cependant tout ce que nous faisons c'est par pure philanthropie ; c'est nous qui nourrissons le gouvernement car il n'y a que nous qui payions d'impôts ; c'est nous qui ferons circuler les produits et les richesses du pays et cependant le peuple est assés aveugle pour ne pas voir tout notre mérite, toutes nos vertus ! Allons, allons ! il faut que le gouvernement de sa majesté nous protège afin que nous puissions encore long-temps contribuer au bonheur et à la prospérité de ses fidèles et loyaux sujets Canadiens.

Le parti qui est le plus directement opposé à celui-là est composé de héros, de fous, de charlatans et d'aveugles. — Les héros sont ceux qui disent : je suis peuple, je veux le bonheur du peuple, je mourrai s'il le faut pour le peuple ? Ce sont ceux dont l'opinion sincère est que le pays doit et peut se gouverner lui-même ; ce sont ceux qui veulent son indépendance tout en ne s'aveuglant point sur les difficultés, qu'il y aurait à l'obtenir et qui seraient en tout temps prêts à tous les sacrifices que de semblables opinions exigent d'eux ; sacrifice de leur sang, sacrifice de leurs biens et de tout ce qui leur est cher. Ce sont de bien grands hommes, et ils sont d'autant plus précieux qu'ils sont fort rares. — Les fous sont ceux qui se suivent après avoir bien pesé leurs paroles. Les charlatans

sont ceux qui beuglent, hurlent au vent qu'ils sont des martyrs et de rien de recommandable le peuple à grands cris, qui le convoquent, l'amènent pour se donner du relief et pour se tirer eux-mêmes de l'obscurité ou l'absence totale de talents et de rien de recommandable les eût laissé mourir ignorés ; pour se montrer il leur faut les tréteaux de la place publique où ils donnent la fièvre à la populace afin d'en être le cauchemar, ils flattent ses haines pour en être admirés, choyés. Voyez vous, lui disent-ils, cette classe riche et insolente elle veut vous baisser, vous trainer dans la boue ! eh qu'attend-elle donc de si grand, de si beau, et de si classé riche et insolente ? est-ce parce qu'elle se vautre dans l'or qu'elle vous vole, dans l'opulence, dans les orgies et qu'elle voudrait se vautre aussi dans votre sang ? Dites de quel droit est-elle si riche cette classe insolente ? Pourquoi ne l'êtes-vous point vous, pauvre et honnête peuple ? Parce que vous êtes trop bon, trop honnête, mais... le serez-vous plus long-temps ? — Non, non s'écrient de toutes parts les aveugles ! — Eh bien à l'œuvre donc ! répondent les chauffeurs ; — on vous dit que vous n'avez pas d'armes, que vous n'avez pas d'argent eh ! qu'est-il besoin d'armes et d'argent ? La volonté du peuple est la volonté divine ; prononcez : je le veux ! et tout s'accomplira ! — nous le voulons, nous le voulons ! crient encore les aveugles et chacun est content ; les charlatans des acclamations, et les aveugles de l'instant de vie qu'ils leur a procuré.

Je les admire tous, moi ; les uns pour leur impudence et les autres pour leur simplicité !

L'autre parti est le parti de l'eau-tède, c'est le parti des contentés mécontents, le parti de la soupe à l'oignon !

Il est absurde disent ses membres d'être gouvernés par des hommes entièrement ignorans de nos besoins, de nos mœurs, de nos usages, de nos ressources ; par des bureaux établis à près de deux-mille lieues de nous ! Le gouvernement est mauvais, mal administré, partial, injuste, mais, néanmoins attendons ; des jours meilleurs viendront peut-être luire pour nous et en voulant tout avoir on n'obtient rien, moins que rien. Les constitutionnalistes sont des tyrans, des aristocrates, les patriotes font des enrages sanguinaires ; il n'y a que nous de raisonnables, aussi faut-il espérer que sa gracieuse majesté nous donnera bientôt des témoignages non équivoques de son approbation de notre conduite et récompensera grassement l'appui que nous donnons à son gouvernement !

Le peuple au nom de qui et pour qui l'on fait tout ne se mêle presque de rien et c'est la seule chose qui me choque dans tout cet imbroglio.

Quant à moi je desire que tout continue comme jusqu'à ce jour et je crains que chacun ne s'en trouvera point plus mal. —

Quo les officiers du gouvernement, tous ceux qui en dépendent et tous ceux qui en espèrent quelque chose, l'approuvent ; que les négocians paient, reçoivent, vendent, et soient payés pour leurs marchandises, que les cordonniers fassent des foulards, que les banques puissent

toujours passer et reconner leurs billets, que les avocats trouvent des clients et des juges, les docteurs des malades, que les cultivateurs aient de bonnes récoltes et de nombreuses familles, que les demoiselles et les veuves trouvent de bons maris, que les aveugles crient, que les charlatans périssent, que les modérés se plaignent et s'applaudissent, que l'hiver ne soit point trop long, que le pain, le bois et le rhum ne soient point trop cher, que les ouvriers aient toujours de l'ouvrage, que les notaires aient toujours le tems de tailler leur plume, et les boulangers de refroidir leur four, que les mauvaises langues ne s'accroissent pas, que les pères et les oncles riches et avares meurent promptement, que les fils prodigues s'amendent, que les confesseurs us soient point pe trop sévères etc. etc. et tout marchera bien et l'Fantasque trouvera encore au milieu de tant de sages quelques fleurs ou quelques folles glaner et à présenter à ses lecteurs pour quelquefois que le parti libéral veuille bien pour la liberté jusqu'à le laisser vivre.

UN MARTYR DU SYSTEME DE NON-IMPOTATION.

J'ai omis de raconter dans mon dernier numéro une aventure passablement comique que l'on assure s'être passée à la dernière assemblée de St. Roch. —

Un des protecteurs exclusifs de l'industrie coloniale avait résolu de ne faire entrer dans la confection de son vêtement nul objet provenant d'outre-mer.

Il acheta donc quelques jours auparavant assez d'étoffe pour se *zbrifer* à pied en cap ; il fit couper, tailler chausures, veste, habits par un homme de l'île et les rapporta tout glorieux chez lui et recommandant à sa femme de lui faire confectionner sa nouvelle parure qu'il voulait exhiber à la prochaine grande importante réunion ; car va qu'on lui voit toujours de la bête par les poils, il avait tout lieu d'espérer que son zèle lui mériterait un siège dans le comité permanent.

Sa femme s'empressa d'aller acheter et chercher un paquet d'aiguilles, dix mille boutons etc. et se mettait en devoir de rassembler les divers morceaux destinés à couvrir son honorable époux ; mais contretiens, ô malheur, ô désespoir ! rentre et lit d'un œil hagard et courroucé, les mots : *Sheffield* sur l'envelopé des aiguilles, *Bristol* sur celle du fil, *London* sur les boutons ! — arrière ! s'écria-t-il en repoussant ces dangereux objets que jamais pareille chose ne trouve asy en ma demeure ; tiens, Marie, reporte au marchand et fais-toi rendre l'argent. — Mais comment vais-je coudre ton habit à présent, dit sa compagne, quand fut un peu apaisé ? Cela l'embarrassa d'abord ; mais, une idée lumineuse frappa tout-à-coup : il envoya son étouff et sa femme chez le menuisier avec ordre de bien coller ensemble les divers morceaux de son accoutrement. Cet ordi

fut exécuté selon son désir et le Canada possède la plus belle invention nouvelle! Le Dimanche vint bien lentement pour lui car le temps est long pour les impatientes; mais enfin le héros du système put, le premier, endosser les fameux habit, veste, colottes, veste; tout lui allait à ravir et lorsqu'il vint, dans l'après-midi, se mêler à ses co-partisans, tous les regards se tournèrent vers lui; un murmure approbateur l'accueillit et quand il eut fait remarquer l'innovation que son cerveau et son patriotisme avaient enfantée, le murmure se changea bientôt en un tonnerre d'applaudissements; ô! c'était une bien douce récompense pour les efforts de son génie! Notre inventeur jouissait complètement de son triomphe lorsqu'une pluie (envoyée sans doute par Jupiter jaloux du culte que lui ravissait un misérable mortel) vint détrempier peu-à-peu les jointures du patriotique costume. Un frais zéphir l'avertit bientôt que son invention demandait un perfectionnement; il y porta la main et découvrit que la décence exigeait qu'il pensât à se retirer, car un pan de son habit était tombé et la partie avoisinante de ses chausses menaçait ruine; bientôt il n'avait pas assez de ses deux mains pour retenu l'édifice extérieur de sa parure. Il fit donc obligation de se faire transporter chez lui en litège car les moindres mouvements devenaient de plus en plus dangereux. Il se jeta sur son lit où une violente fièvre le saisit; aujourd'hui même en désespère de sa vie; c'est le docteur R. (*) qui le soigne.

* Qu'on m'aie pas croire que je veuille dire que c'est le Dr. Rousseau! non non! Tout le monde sait fort bien que lorsque cet homme célèbre entreprend un malade il l'envoie bientôt hors de danger; mais leurs je ne vous point de vantage omer mes colons des bons mots de c'est-à-dire si rituel car il est modeste et n'aime point la publicité; je dois donc me conformer à ses vœux et le prendre en pitié, car, sincèrement, je trouve qu'il méritait!

QUELQUES MOTS RECUEILLIS A LA COUR CRIMINELLE.

Le format et le plan du Fantastique ne comportent point dans ses petites colonnes l'introduction des longs et tragiques procès qui remplissent malheureusement chaque session de la Cour Criminelle; cependant comme ma qualité de flâneur me porte à la curiosité j'ai dû parfois m'y rendre et à mon retour je mets sur le papier quelques mots qui rentrent un peu dans mon cadre.

Dans un procès contre les célèbres Fournelle, Gagnon et autres pour vol de grand chemin, commis sur la personne d'un vieillard, Dumas paraît pour la couronne et s'exprime avec clarté et souvent même avec élégance. Fournelle le transquestionne: — Dites-moi monsieur Dumas, avez-vous connaissance de n'aurait-ou touché ce bon et honorable

vieillard? — non monsieur Fournelle. — En êtes-vous bien sûr d'après votre âme et conscience monsieur Dumas? — Oui monsieur Fournelle. — Lorsque ce dernier s'adressa aux jurés, il y introduisit ces touchantes paroles: — Mes chers frères, vous voilà en présence de la physiologie du bon Dieu et vous avez à rendre un témoignage selon votre conscience, ainsi examinez bien mes chers amis et vous verrez que je suis bien innocent du grand crime dont je suis accusé; ne serait-il pas de valeur de m'envoyer à une mort honteuse tandis que je suis à la fleur de mon âge, comme vous voyez; ou bien de m'envoyer parmi des malfaiteurs dans un pays éloigné; et ce serait bien terrible pour moi d'être séparé de mes amis, de tous ceux que j'aime et surtout de mon pays car vous savez que j'aime mon pays! etc... Malgré cette touchante adresse, le jury eut la barbarie de le trouver coupable.

Le nommé Vallière a deux accusations contre lui; l'une pour avoir volé de l'avoine et l'autre pour s'être emparé d'une cruche de eau bénite. Il est trouvé coupable du premier chef.

A chaque témoignage, il transquestionne les déposants — mais dites-moi, pouvez-vous prouver que j'ai volé cette cruche? — Non je ne dis pas ça. — Eh bien pourquoi avez-vous fait serment? moi je ne demande qu'une chose, qu'il plaise à vos honneurs, c'est qu'on me prouve que j'ai volé; qu'on me prouve l'heure et l'heure tout. Je n'ai qu'une chose à dire à la cour; c'est que cet homme a dit qu'il voulait me passer son couteau au travers du cœur; c'est-il bien agréable de s'entendre dire ça? à présent que je vas aller en prison ça m'est bien égal je vas être en sûreté; mais, vos honneurs, ma femme qu'est seule à la maison, avec mes enfants et cet homme qu'a une terrible dent contre moi...

François Lassard dépose qu'il a vu les objets dans la cabane etc...

— Oui oui tu les as vus; mais prouve moi que tu me les as vu prendre.

— Oh si je l'avais vu, tu ne les aurais pas volés vas.

— Je crois bien ça; imaginez-vous vos honneurs que cet homme m'en veut terriblement car il a dit qu'il me passerait son couteau au travers du cœur ou qu'il m'étranglerait; c'est-il malicieux ça ein? voyez-vous on a mis ces objets là pour me faire aller en prison et v'là trois mois que j'y suis.

— Oui et mes moutons et mes poules en sont bien contents vas. Quant à ce qui est de mettre les objets dans la cabane, j'en sais rien parce que j'étais à Fredocher quand il les a volés.

— Ah ben prouve moi ça, par exemple, moi je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me prouve ce qu'on dit. Vous voyez messieurs les jurés qu'ils ne peu-

vent rien prouver contre moi!

La cour l'interrompt et le jury l'acquitte de cette dernière accusation.

Dans une cause pour vol de blé, on demande à A. Simon écr. M. P. P. partie plaignante s'il reconnaît son blé. — Il met ses lunettes, en prend une poignée, l'examine attentivement et dit qu'il le reconnaît. — Votre blé est donc étampé, Mr. Simon? demande l'accusé.

— La cour l'acquitte de ce délit; mais il est trouvé coupable du vol d'un capot qui est reproduit en cour sous la forme d'une vieille colotte.

Durant le cours de ce terme, plusieurs grands Jurés ont demandé à être excusés vu qu'ils n'avaient point les moyens de rester plus long-tems sans rien gagner.

Avec le 7ème numéro finit le premier mois d'abonnement au Fantastique; les personnes qui desireront discontinuer sont priées de renvoyer le journal, sans cela elles seront laissées sur la liste des souscripteurs.

Le prix en sera désormais de 15 sous par mois, payables d'avance ou de nichelin à la fin du mois. — Les noms de ceux qui n'auront pas payé seront publiés avec commentaires à l'éclatance de chaque mois.

Comme il faut rendre justice à qui elle est due, je dirai que son Excellence Lord Gosford a fait honneur à ses affaires et qu'il a soldé le compte arriéré.

Dans quel siècle vivons-nous? — Le Libéral tombe pièce-à-pièce; Mr. Bouchette a commencé, puis Mr. Jo. Laurin ex-ecclésiastique, puis Frs. Lemarr; puis Pambulant Dr. Drôlet; si cela continue le journal lui-même tombera; comment fera-t-on alors pour médire, insulter, calomnier?

La *Alivorce* annonce qu'il vient de s'établir dans le district de Montréal une manufacture de laine! Elle veut sans doute dire par-là un grand établissement où l'on recommandera à tous les moutons patriotes d'aller se faire tondre.

Il est bien peu de personnes qui sachent quels sont les inventeurs des gants. Eh bien ce sont dans toute probabilité les Carthaginois, car on sait qu'ils n'aimaient point du tout les Romains (l'air ou les mains.)

Divers articles excellents sont remis au prochain numéro. On est prié d'excuser la longueur de l'article éditorial; mais, voyez-vous, je suis parfois ennuyé et bavard; je vous ai prévenus; je suis fantasque....

* * — J'ai reçu diverses communications et annonces que je n'insérerai pas vu qu'elles ne sont accompagnées d'aucune signature et qu'elles sont de nature à attirer quelques explications.